

Réflexions sur la complicité entre passivité et violence

(Article paru dans la Vie catholique du 21-23 avril 2000)

Résumé : La passivité n'arrête pas la violence mais au contraire, elle la soutient, la renforce et la fait croître. La non-violence est plus à l'opposé de l'acceptation passive et de la résignation que de la contre-violence.

Dans un premier article « Le cercle vicieux de la contre-violence », paru en février, nous soutenions que réagir à la violence par la violence, ne résout pas un conflit mais au contraire, l'envenime. Cette fois, montrons que **la passivité**, qui est une autre manière de réagir dans un conflit, aboutit au même résultat : elle **n'arrête pas la violence mais au contraire, elle la soutient, la renforce et la fait croître.**

Il y a plusieurs manières d'être passif : 1) **être neutre**, ne pas se mêler au conflit ; 2) **fuir**, tourner les talons, fermer les yeux volontairement sur une injustice ; 3) **capituler**, subir la violence de l'autre, en « écrasant ». Nous sommes passifs par peur (prendre position est toujours plus risqué, du moins en première analyse), par intérêt (notre souci premier est de préserver les bénéfices acquis) ou par complexité des situations d'injustice (quelle est précisément l'injustice ? Comment agir pour un mieux ?).

En psychologie, de plus en plus d'études confirment une étonnante **corrélation entre la passivité d'une victime et la violence de son agresseur**, comme si la peur de celle-ci nourrit l'agressivité de celui-là. Le « loup » sera d'autant plus cruel que le « mouton » sera conforme à l'image de la proie apeurée. La violence est un système de communication où l'émotion de l'un encourage l'action de l'autre. Plus étonnant encore, des chercheurs américains en criminologie établissent un lien entre le sentiment d'insécurité et la fréquence des agressions : les personnes qui redoutent le plus d'être agressées sont celles qui sont le plus susceptibles de l'être ! Plus je me comporte en persécuté, plus je risque de rencontrer un persécuteur. Plus un enseignant a peur d'être chahuté par ses élèves, plus il le sera... Pour sortir de cette spirale, il faut brouiller le modèle de relation duale oppresseur/oppresé. Il faut sortir du schéma où l'opresseur « fait son métier » et où, de même, la victime donne les réponses attendues d'une victime.

Revenons à l'analyse socio-politique. A bien y regarder, **la passivité est une violence contenue et reportée à plus tard**. Un individu ou un groupe qui subit par résignation une violence, se vengera violemment dès qu'il se sentira assez fort. Le vandalisme, l'émeute, le pillage sont des formes de passivité devenue violence : on se révolte contre une violence structurelle, devant laquelle on ne supporte plus de se sentir impuissant. Autre exemple, d'un degré moindre : est passif celui qui râle et bouillonne à l'intérieur de lui-même, lorsqu'il subit la violence d'autrui (cela peut-être un conducteur, un policier, un patron, etc). Son incapacité à trouver une réaction juste, ajustée, peut le conduire à ruminer une vengeance deux fois plus violente...

Il y a une complicité profonde entre violence et passivité. Si le nom d'Etienne de La Boétie, mort à 33 ans, a traversé 4 siècles et demi jusqu'à nous, c'est parce qu'il a défendu magistralement cette thèse dans son « Discours de la servitude volontaire ». L'obéissance servile, la lâcheté ou la compromission des uns (le plus grand nombre) autorise et nourrit les abus de pouvoir des autres. Lorsque les soldats d'un tyran sévissent à travers champs et villages, « c'est le peuple lui-même qui s'asservit, qui se coupe la gorge », de par sa soumission, en fait sa démission. « Je désirerais qu'on me fit comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran, seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne », s'exclame-t-il.

Dans sa lutte pour l'Indépendance de l'Inde, Gandhi l'avait bien compris : « Ce ne sont pas tant les fusils britanniques qui sont responsables de notre sujétion que notre coopération volontaire. Le gouvernement n'a aucun pouvoir en-dehors de la coopération volontaire ou forcée du peuple. La force qu'il exerce, c'est notre peuple qui la lui donne entièrement. Sans notre appui, cent mille Européens ne pourraient pas même tenir la septième partie de nos villages. » Ainsi, **la vertu cardinale du citoyen n'est pas l'obéissance mais la responsabilité.** « Celui qui accepte passivement le mal est tout autant responsable que celui qui le commet. Celui qui voit le mal et ne proteste pas, celui-là aide à faire le mal » (Martin Luther King).

Dans leur maturation politique, ce fut une étape décisive pour Gandhi et M. L. King de comprendre que **la passivité des leurs** (les Indiens pour Gandhi, les Noirs pour King) **était un des piliers qui faisaient tenir debout les injustices** (dans un régime colonial, pour l'un, dans une situation de minorité raciale discriminée, pour l'autre). Et de comprendre **que le levier d'action contre l'injustice était de leur côté**.

Dans la maturation politique de l'île Maurice, ne vit-on pas une prise de conscience semblable, à travers ce fameux processus d'*empowerment*, où l'on passe de la demande de « faire pou nou » à la revendication de ce que ça ne se fasse pas sans nous ? On peut également relever l'évolution significative de la lettre pastorale de Mgr Piat, d'août 99 à mars 2000. Elle souligne dans sa version finale l'importance de la responsabilité du citoyen, avant celle du politicien.

Dans cette lettre, l'évêque parle de non-violence. Le terme est piégé par ce que chacun veut bien en comprendre. **Le plus souvent, non-violence, refus de toute violence, rime dans nos têtes avec passivité, inaction.** Comme si être non-violent, c'est éviter de réagir, ou en d'autres termes, comme s'il ne peut y avoir d'action que violente. En fait, lorsque, dans un conflit, nous sommes écartelés entre le désir de riposter, en représailles, et la volonté de ne pas réagir, nous sommes habituellement piégés par un dilemme tronqué, parce que réduit à deux termes : violence ou passivité (soi-disante non-violente) ? En vérité, l'alternative du conflit comporte toujours non pas deux mais trois branches : violence, passivité **et** non-violence. Celle-ci est une troisième manière de réagir à la violence, radicalement différente des deux autres. Elle se distingue de la contre-violence par les moyens qu'elle utilise mais, par nature, elle est un combat, une lutte, ce qui la distingue radicalement de la passivité. Sous-développée dans nos éducations, cette troisième voie est largement inconnue et non pratiquée.

« **Seul celui qui est capable de violence et, à partir de là, de réfréner sa violence, est capable de non-violence** » disait Emmanuel Mounier. Gandhi l'a souvent répété : « La non-violence suppose qu'on soit capable de se battre ». « Une souris sans défense n'est pas non-violente parce qu'elle se laisse manger par le chat ». « S'il fallait absolument faire un choix entre la lâcheté et la violence, je conseillerais la violence ». La contre-violence est supérieure à la passivité, parce qu'elle a au moins le mérite de ne pas accepter l'injustice et de réagir contre une violence. Ceci dit, la force des témoins non-violents est de montrer, en paroles et en actes, que si la contre-violence est préférable à la lâcheté, **la non-violence est une attitude plus courageuse que la violence.** L'exigence de non-violence n'est pas en-deçà de la violence, elle en est au-delà. Elle n'a rien à voir avec la faiblesse de l'homme lâche qui s'accommode de l'injustice parce qu'il a peur de se battre. Mais cette caricature nous arrange lorsque nous avons besoin de justifier, de légitimer nos violences. Nous sommes alors capables de valoriser et même glorifier celles-ci, en les présentant comme la vertu de l'homme fort qui a le courage de se battre pour la justice !

La première étape d'un processus non-violent est **d'apprendre à « se battre »**, à développer sa volonté et sa capacité d'entrer en résistance contre une injustice ! Un groupe ou un individu qui subit une violence (plus souvent structurelle que directe), doit sortir de la résignation et du sentiment d'impuissance dans lesquelles il est solidement ancré. Il doit prendre conscience de ses complicités et de ses possibilités d'action. Gandhi disait fièrement de son pays : « une nation de 350 millions de personnes n'a pas besoin du poignard de l'assassin, elle n'a pas besoin du poison, elle n'a pas besoin de l'épée, de la lance ou du fusil. Il lui suffit d'avoir sa propre volonté, d'être capable de dire « non », et cette nation apprend aujourd'hui à dire « non » ». Certes, la non-violence a pour but d'utiliser cette combativité autrement que par la violence ; par exemple, éviter qu'une manifestation dans la rue ne dégénère en violence. Mais, en matière d'injustices, les citoyens faisant partie du plus grand nombre n'ont-ils pas d'abord besoin d'être interpellés sur leur passivité plutôt que sur leur violence ?

Nous avons ici abordé la non-violence par ce qu'elle n'est pas. Il sera bon de développer dans le prochain billet ce qu'elle est, positivement. Pour conclure cette réflexion et déjà introduire la suivante, écoutons Jean-Paul II, s'adressant à des jeunes du Lesotho, le 15/9/88 : « Certains peuvent vous dire que le choix de la non-violence est une acceptation passive des situations d'injustice. (...) Rien n'est plus loin de la vérité. Il n'y a rien de passif dans la non-violence quand elle est dictée par l'amour. Cela n'a rien à voir avec l'indifférence. C'est une recherche active à « être vainqueur du mal par le bien », ce à quoi St Paul nous incite ». À suivre...